



Jacques Epelbaum,
vous avez dit « hybride » ?

Rendez-vous donné à huit heures du matin, au quatrième étage du Centre Paul Broca, rue d'Alésia à Paris. Celui que je vais voir s'est dit matinal. Je longe donc patiemment l'enceinte de l'hôpital Saint-Anne par une matinée automnale un rien fraîche à la rencontre de Jacques Epelbaum, Directeur du laboratoire « Neurobiologie de la croissance et de la sénescence », Unité 549 de l'Inserm associée à la Faculté de Médecine de l'Université Paris 5.

Jacques Epelbaum pratique l'humour et calque son parcours à celui de la ligne de métro numéro 7, qui relie La Courneuve à Villejuif. « J'ai choisi d'étudier les sciences à Jussieu car c'était direct depuis l'appartement familial. Pour venir au Centre Paul Broca, je n'ai eu qu'un changement à faire, à la station place d'Italie », explique-t-il sur un ton dont le sérieux déroute. De fait, le quartier Poissonnière dans le neuvième arrondissement de Paris a vu grandir Jacques, fils unique de parents pelletiers, qui, à l'âge de cinq ans, ne « rêvait pas de sciences » mais plutôt de courses cyclistes ou de lances à incendie avec lui dans le rôle du pompier héroïque. « Après, pendant longtemps, je voulais devenir archéologue pour raconter des histoires ». Mais la fameuse ligne 7 a contrarié ce destin.

Ce qui allait précipiter sa carrière dans les neurosciences, après l'obtention d'un DEA en biophysique, c'est le coup d'Etat chilien de septembre 1973. Une liste de laboratoires de neurosciences, fournie par Philippe Ascher, en main, Jacques et son ami Alain Enjalbert recherchent un terrain de stage de DEA et thèse, si affinité. Au Centre Paul Broca, à l'Unité 109 de l'Inserm, l'équipe de Jean-Charles Schwartz est déjà au complet. Cependant, nous sommes en septembre 1973 et, du fait du coup d'état, un chercheur chilien décide de ne pas rentrer et de rester dans l'équipe de Claude Kordon. Jacques trouve donc une place de thésard avec l'objectif final, son diplôme en poche, d'ouvrir un laboratoire d'analyses biologiques et médicales.

Au Centre Paul Broca, où il est aujourd'hui directeur d'une équipe, il s'oriente vers la neuro–endocrinologie « C'est un domaine hybride : les études portent sur les relations entre le cerveau et le système endocrinien et sur l'interaction entre les hormones et le comportement ». Au milieu des années 1970, l'explosion de cette discipline, avec notamment la découverte des hormones hypothalamiques par Roger Guillemin, Prix Nobel 1977, va conforter le jeune chercheur dans cette voie. Un adieu sans regret au projet de laboratoire d'analyses. Entre 1975 et 1977, Jacques Epelbaum s'envole vers Montréal et le laboratoire de Joseph B. Martin en compagnie de sa future femme. Là–bas, il étudie pendant deux ans, dans le cadre de la coopération militaire, la somatostatine. C'est là qu'il découvre le continuum entre recherche fondamentale et recherche clinique. La connaissance de ce peptide découvert en 1972 en tant que neurohormone inhibant la sécrétion de l'hormone de croissance (GH) s'avère, en moins de dix ans, suivi d'une application thérapeutique puisque le développement d'agonistes des récepteurs hypophysaires de la somatostatine permet le traitement de l'acromégalie. Et très vite, Jacques et la somatostatine sortent de l'hypothalamus et de l'hypophyse. « Yves et France Agid nous ont approché quand ils ont mis en place une collection de cerveaux », se rappelle Jacques Epelbaum qui met alors en évidence la présence du peptide au niveau de neurones corticaux et hippocampiques. Par ailleurs, il montre une relation entre la diminution de somatostatine dans le cerveau des patients souffrant de la maladie d'Alzheimer et leur état démentiel.

S'ouvrent alors de nouvelles perspectives : comprendre le vieillissement normal du cerveau. « Chez les personnes âgées, l'hormone de croissance, GH, est toujours présente mais à un niveau plus faible. Les GH–sécrétagogues stimulent la sécrétion pulsatile de GH. Aujourd'hui, on s'intéresse à la ghréline, le ligand du récepteur aux GH–sécrétagogues », explique Jacques.

Cette ghréline permet de nouveau à la recherche fondamentale de rencontrer la recherche clinique : comme cette hormone au drôle de nom stimule l'appétit, les chercheurs de l'U549 se sont tournés vers les psychiatres spécialistes du comportement alimentaire. Et si on avait mis le doigt sur une molécule miracle permettant aux anorexiques de manger? Les premiers résultats ne sont pas concluants : les anorexiques auraient développé une désensibilisation à la ghréline.

Reconnu par la communauté scientifique dans un domaine à l'interface entre deux disciplines, Jacques l'est également dans un sport très masculin : le rugby. Commencé à 15 ans au poste de talonneur, pratiqué pendant trente ans, jusqu'en deuxième division, ce « sport qui comme la recherche accepte tout le monde, les petits, les grands et les gros » fait toujours partie de sa vie. Comme au labo, il est devenu directeur, plus précisément dirigeant bénévole de l'école de rugby de son club de toujours, le Scuf, Sporting Club Universitaire de France.

Discret, il n'a pas insisté sur ses responsabilités de membre du Conseil Scientifique de l'Inserm et de plusieurs fondations, ou de direction de l'Institut Fédératif de Recherche Broca–Sainte Anne, sans oublier un projet de centre

Inserm en chantier. Jacques Epelbaum, vous avez dit « hybride »?

Marine Cygler

Ses dates–clés

A partir de 1981

Travail sur les récepteurs de la somatostatine sur les tumeurs hypophysaires

1983–1986

Collaboration avec les Agid

Au début des années 90

Le vieillissement et la GH

Depuis 1998

Les GHsecrétagogues et la ghreline

Depuis 2002

La collaboration avec les psychiatres de Sainte Anne

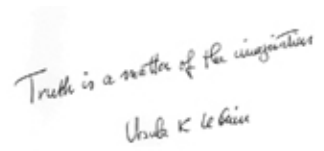
Et

La direction de l'Unité depuis 1999 et de l'IFR depuis 2001

Le dépôt du Centre Inserm pour 2007

L'évaluation quadriennale... en 2010.

Dédicace



*Truth is a matter of the imagination
Ursula K. Le Guin*

"Truth is a matter of the imagination"

Ursula K. Le Guin

J. Epelbaum